

L'ENFANT

DES

TENEbres

P.C.R

1 – De l'évaluation

Si nous voulons que la gloire et les succès accompagnent nos armes nous ne devons jamais perdre de vue : la Doctrine, le Temps, l'Espace, le Commandement, la Discipline.

Sun Tse

Pour un sacré réveillon, ça allait être un sacré réveillon ! Depuis un an ils le préparaient ce début de millénaire ; C'était le leur. Attention, le vrai, pas celui de 1999-2000 où ils avaient tant ri de voir tous les gogos incultes se souhaiter un bon début de siècle. Mais celui-ci, 2000-2001, il ne fallait absolument pas le louper.

Ils ne concevaient pas de mégoter sur les moyens, et s'étaient solennellement promis de bâtir un souvenir qui ferait date dans leur vie. Un an de préparation, pas moins ; toute la bande à bûcher sur le sujet. Douze à plancher comme des forçats, à se creuser le cerveau en combinaisons alambiquées alliant originalité et exotisme, créativité et idéalisme. Quatre couples et quatre célibataires pétillant de jeunesse et de dynamisme. Chaque vendredi, ils se rencontraient pour échanger entre eux de nouveaux projets et enterrer les anciens, périmés et déjà ringards.

A la tête de ce petit groupe de copains, Pierre couronné d'un buisson de cheveux fous, secondé dévotement par Marine sa compagne. Jacques et Andrée, responsables d'une agence de voyages, les alimentaient en rêves, et tous depuis plusieurs mois avaient déjà fait plusieurs fois le tour du monde, dans leur tête. Les éternels étudiants, Luc et Ludine, ainsi que Paul et Sophie, couraient toujours après les quatre sous qui leur permettraient de boucler le mois. L'air de rien, ceux-là freinaient les imaginations, tempérant l'enthousiasme général en apportant bien malgré eux un peu de réalisme et de sens pratique.

Les quatre autres, les moins assidus, les plus sceptiques, participaient à cette agitation, essayaient d'accompagner le mouvement, mais le reflux les rejetaient sur la rive de leur monde quotidien. Pour sûr, ils prendraient le navire en marche et on pouvait compter sur eux pour souquer ferme en cas de nécessité. Marc et Jean tentèrent séparément d'apporter leur eau au moulin des inventifs, mais leurs propositions, mal étayées, sans ambition ni panache, tombèrent rapidement dans l'oubli. Quant aux deux filles, Magali et Sylvie, elles prenaient inlassablement des notes et se risquaient parfois à faire un point qui ramenait inexorablement le groupe à la case départ.

Tout cela les mena à la fin de l'été, après leurs vacances au cours desquelles le soleil avait grillé et leur peau et leurs illusions. Ils s'étaient retrouvés, un peu fatigués, vaguement désabusés. Ils s'évitaient presque, de peur de devoir avouer leur démission. Novembre arriva trop rapidement, engourdissant les compères de ses brumes humides. Les esprits s'émoussaient, l'enthousiasme s'alourdissait et retombait lourdement en s'étalant en flaque glauques autour des pieds trop lourds de ceux qui ont trop rêvé sans jamais n'avoir rien osé.

Le Concorde ? Surfait (interdit de dire trop cher). Les Bahamas ? Trop américain. Le Maroc ? Trop populaire. Le Sahara ? Trop désert. Alors l'Amazonie ? Trop humide. Et l'Ardèche ? Trop baba. Pour arriver mi-Décembre à : chez Paul et Sophie ? Pourquoi pas, au point où on en était...

Leur désœuvrement les avait rassemblés là, chez Sophie. Ils s'étaient pimenté la soirée en imposant un thème : le libertinage. Les femmes avaient mis leur tenue la plus sexy, les

hommes dégrafé d'un bouton leur chemise. Ils devaient arriver séparément et faire semblant de ne pas se connaître, puis se draguer un peu, s'émoussiller beaucoup sur de vieux tubes des années soixante-dix. En fait, les couples étaient venus à deux, c'était moins compliqué pour le transport. Seuls les célibataires avaient tenu parole, logique de leur condition matrimoniale. Au début, ils avaient même fait semblant, chacun inventant mille ruses pour éviter son conjoint. Et puis, de regards sombres en réflexions amères, les couples s'étaient naturellement reformés sous les yeux attendris mais envieux des esseulés. L'abus d'alcool avait fait le reste : les hommes étaient vautrés dans le canapé ou à même la moquette, sur des coussins entassés, et lançaient des allusions grasses aux femmes qui dansaient tendrement enlacées.

A onze heures, Pierre sortit de sa brume éthylique :

« Dis donc Paul, il arrive quand ton ami d'enfance ? »

Tiens, celui-là, on l'avait presque oublié. Il faut dire que ce devait être le seul imprévu de la soirée, et bien sûr, il manquait.

L'histoire remontait à la fin de l'après-midi, et Sophie l'avait déjà racontée au moins trois fois comme l'événement de la soirée. C'est Paul, cette fois, qui fit son petit flash-back, version personnelle.

Il devait être à peu près dix-neuf heures quand il avait entrouvert la porte d'entrée de l'appartement de Sophie. Il avait compris immédiatement que l'accueil qui lui était réservé serait des plus glacials. Les bruits provenant de la cuisine indiquaient très clairement que la maîtresse de maison traversait une phase cyclonique de mauvais augure dont il allait certainement se retrouver responsable. Son instinct ne l'avait pas trompé.

« Mais où donc est-il passé ? Cela fait plus d'une heure que je l'ai envoyé faire une course à deux pas d'ici, et il trouve le moyen de traîner ! Et moi comme une grosse gourde, je suis là, plantée avec tous les préparatifs de ce maudit réveillon historique. »

« Calme-toi, il ne va pas tarder. A nous deux on va très bien s'en sortir. »

Magali était venue prêter main forte. Elle allait peut-être apaiser la tempête. Alors Paul pénétra pour de bon dans l'appartement, et d'un pas mal assuré, se dirigea vers son calvaire. Il n'eut même pas le temps de rentrer dans la cuisine que l'orage éclatait.

« Tout de même, voilà plus d'une heure que tu es parti. On peut savoir ce que tu faisais ? »

« Je suis allé faire un tour dans le parc, j'avais besoin de me détendre. »

Là, Sophie en eut le souffle coupé.

« Dans le parc, te détendre ? Qu'est-ce que tu radotes ? Tu n'y vas jamais dans le parc. Quant à ce qui est de te reposer, tu choisis mal ton jour il me semble ! J'espère au moins tu as les cornichons que je t'ai envoyé chercher. »

Paul la regarda, totalement médusé, puis avec difficulté parvint à articuler :

« Ben non, je les ai oubliés. »

« C'est une plaisanterie ? »

C'est le moment que choisit Magali pour intervenir. Elle sentit fort bien que Sophie puisait dans ses ressources, mais que la coupe débordait ou peu s'en fallait, que les digues qui contenaient sa colère allaient céder sous la pression, laissant se déverser une vague incontrôlée charriant de charmants noms d'oiseaux. Elle contourna habilement son amie et poussa Paul dans le hall.

« Mon petit Paul, tu n'as pas l'air d'être dans ton assiette. Va t'asseoir dans le salon, sers-toi un bon whisky et détends-toi. On va très bien s'en sortir toutes les deux, même sans cornichons. »

Paul se laissa guider docilement en se tenant au bras de Magali, suivi de Sophie une louche à la main. Complètement décontenancée par l'état de son compagnon, elle contenait sa fureur. Paul s'affala dans un fauteuil ; en fin de compte, la situation tournait à son avantage.

« Au fait, nous serons un de plus ce soir, j'ai rencontré un ami et je l'ai invité. »

« Et où l'as-tu rencontré cet ami ? »

« Ben, dans le parc. »

« Dans le parc ! Et c'est qui ? »

« Tu ne le connais pas. Je ne t'en ai jamais parlé. Tu verras, il est très sympa, un peu spécial, mais très sympa. »

« Et tu choisis le soir du réveillon pour inviter un ami que tu viens de rencontrer à l'instant même dans le parc. C'est bien ça ? »

« Tout à fait, répondit Paul tout rayonnant, ça me fait plaisir que tu le prennes si bien. Je peux avoir mon whisky ? »

Sophie serra les poings, leva les yeux au plafond et prit une profonde inspiration. Magali la saisit par les épaules, la fit pivoter et la poussa délicatement en direction de la cuisine.

« Viens, il nous faut finir avant que tout le monde arrive. On a douze bouches à nourrir. Non, treize maintenant. J'espère que personne n'est superstitieux... »

« Au point où on en est ! L'année va mal finir, je le sens. »

« Tu as tort de t'énerver. Une nouvelle tête parmi nous, cela ne fera pas de mal. On traîne toujours avec les mêmes, autant renouveler un peu le cheptel. »

« Tu cherches un homme toi ! »

« Et pourquoi pas ! Ce serait une bonne façon d'entamer le millénaire, non ? »

Ce petit échange leur avait permis de retrouver leur tâche culinaire et d'oublier provisoirement l'épisode du petit tour de Paul dans le parc.

L'heure tournait, les plateaux de toasts s'accumulaient dans le séjour sous les yeux de Paul. Le regard un peu vague, il avait décidé de se le servir lui-même son whisky, puisque tout le monde l'avait lâché. Les deux femmes passaient à côté de lui sans même le voir, il se sentait exilé sur sa planète, détaché et béat dans ses vapeurs d'alcool.

« Et tu ne nous as toujours pas dit qui c'était ! »

« C'est un copain de la maternelle, comment veux-tu que je me souviens de son nom ! »

« Tu l'as pourtant reconnu ! »

« Mais non, je vous l'ai dit. C'est lui qui est venu vers moi. »

« Et tu es sûr que ce n'est pas une blague ? »

« On a eu la même institutrice en CP, et il m'a rappelé des anecdotes qu'il n'a pu inventer. Mais c'est vrai que je ne l'ai absolument pas reconnu. On change tout de même ! »

« Depuis le CP, c'est certain ! » répondit Sophie d'un ton acerbe.

Et tous d'éclater d'un rire un peu forcé.

Encouragé par la liesse générale, Paul poursuivit :

« Et vous ne savez pas la meilleure, il avait un corbeau perché sur son épaule, et il parlait ! »

Là un silence soupçonneux lui répondit, chacun se demandant s'il n'en rajoutait pas un peu trop. Paul les regarda successivement et insista :

« Je vous assure, il parlait comme vous et moi et n'hésitait pas à se mêler de la conversation. Un vrai animal de foire. »

« Il ne serait pas un peu ventriloque ton ami ? »

Paul se referma sur lui-même, non pas parce qu'on ne le croyait pas, mais vexé de ne pas avoir pensé lui-même à cette éventualité.

« En tout cas, si c'est vrai, c'est très fort ! »

« Mais c'est vrai ! » insista leur compagnon.

C'est à ce moment précis que la sonnette de la porte d'entrée retentit. L'enchaînement était si parfait que personne ne réagit immédiatement. Tous se regardèrent pour vérifier sur le visage de l'autre s'ils n'avaient pas rêvé. C'est Paul qui se dressa enfin et leur faisant face :

« Vous allez voir par vous-même. »

Il alla ouvrir. Ils virent apparaître un drôle de bonhomme vêtu d'un costume sombre que recouvrait une cape noire doublée de rouge. Pour couronner le tout, il portait un haut-de-forme. Il se découvrit et salua l'assemblée de façon fort cérémonieuse. Bizarrement, il ne paraissait pas du tout gêné et affichait, tout au contraire, un sourire un peu condescendant. Il était grand et maigre, mais son visage dégageait une énergie peu commune. Il dévisageait chacun de ses yeux sombres incrustés dans un visage taillé à la serpe. Son nez saillant et d'une taille hors du commun surplombait une bouche aux lèvres fines, légèrement pincées. De longs cheveux bruns encadraient ce paysage un peu ingrat et en adoucissaient les traits. Et les femmes de rajuster leur toilette et les garçons de reboutonner le plus discrètement possible leur chemise.

Paul aurait bien aimé présenter son ancien ami, mais ne se souvenant plus de son nom, il restait planté à ses côtés, attendant désespérément que quelqu'un prît une initiative. Sophie s'avança et lui tendit la main. L'inconnu la saisit délicatement et s'inclina dans un baisemain très protocolaire.

« Magoa »

Il fallut un certain temps pour comprendre qu'il se présentait. Aussitôt, les femmes s'avancèrent en se bousculant légèrement et ne sachant pas quelle contenance prendre mimèrent une petite gênuflexion en lui tendant la main d'un air légèrement affecté. Les hommes, se reprenant un peu, lui serrèrent énergiquement la main. Seul Paul paraissait soucieux :

« Vous n'avez pas votre corbeau ? »

« Non, Cerbère est occupé de son côté. Il est sorti seul. »

Cet humour pince-sans-rire plut immédiatement et détendit l'atmosphère. Sophie happa Magoa par le bras et l'entraîna vers le buffet tandis que la musique reprenait, brisant un silence un peu lourd. Malgré son allure empruntée, ses manières légèrement affectées et son costume de carnaval dans lequel il flottait, Magoa s'intégra rapidement. Sa conversation était agréable, parlant peu de lui, il écoutait beaucoup. Il devint même le centre d'intérêt, chacun distillant ses confidences comme s'il le connaissait depuis toujours. Magoa se contentait la plupart du temps de hocher la tête d'un air entendu et complice. Il dansa aussi, et les femmes prenaient un plaisir certain à se lover dans ses bras sous le regard inquisiteur de leur homme. Seule Magali, totalement désinhibée, attaqua franchement, s'abandonnant dans une langueur édifiante contre son cavalier. De son côté Ludine restait sur la réserve, un peu intimidée par la forte personnalité qui se dégageait de cet homme mystérieux. Elle trembla quand il se dirigea dans sa direction et sentit le rouge lui monter aux joues. Il lui tendit la main et l'invita. Elle le

suivit d'un pas mal assuré et se laissa prendre à la taille par deux mains habituées à imposer leur volonté. Pour échapper à son embarras, elle engagea la conversation.

« Magoa, c'est un prénom étrange. »

Elle se mordit aussitôt les lèvres, se traitait de sotte. A-t-on idée de se lancer ainsi !

« C'est un très vieux nom effectivement, mais Ludine non plus n'est pas commun. »

Sa voix était chaude et grave, presque envoûtante avec de légères inflexions qui trahissaient une origine étrangère et rajoutait encore à son charme. Elle se reprit pourtant.

« Comment connaissez-vous mon nom, ici tout le monde m'appelle Lude ? »

« Vous vous êtes présentée ainsi tout à l'heure. »

Elle fronça les sourcils. Elle s'étonnait d'avoir décliné son nom complet et pourtant ne pouvait pas jurer ne pas l'avoir fait.

« De plus, je préfère nettement Ludine, il convient mieux à votre sourire. »

Un peu éculé comme flatterie, pensa-t-elle et pourtant elle se sentait ravie par cette simple déclaration.

« Ludine, c'est vous que je suis venu chercher. »

Toujours perdue dans ses pensées, la jeune fille ne réagit pas. Les dernières paroles de son cavalier ne l'avaient pas encore pénétrée. Puis d'un coup, elle se tendit. Instinctivement, elle sentit le danger. Tous ses sens entrèrent en alerte tandis qu'elle se demandait encore si elle avait bien entendu. Pâle, elle s'écarta de l'homme et osa affronter son regard.

« Qu'avez-vous dit ? »

« Vous avez bien entendu. Je viens de loin pour vous emmener. »

« Mais où, pour quoi faire ? Et qui êtes-vous ? »

Elle s'était plantée devant lui et avait presque crié, du moins l'avait-elle cru car sa gorge nouée ne pouvait plus émettre aucun son.

« Calmez-vous, Ludine. Je suis très maladroit et je vous prie de m'en excuser. Sachez qu'il n'y a rien de grave, et rien n'est pressé. Vous avez été contactée, il y a quelques mois déjà. Nous avons besoin de vous. Mais je vous vois bouleversée, pardonnez-moi. Nous nous reverrons, il le faut. »

Le couple s'était arrêté de danser. Il se tenait dans un angle de la pièce et paraissait converser aimablement. Nul ne prêtait attention à la pâleur mortelle qui la gagnait. Elle voulait se dégager, mais les mains de l'homme sur ses épaules semblaient peser une tonne et la clouer au sol. Ses jambes la trahissaient et elle rassemblait toutes ses forces pour ne pas défaillir. Un grand froid montait en elle, la vie la quittait, elle ne pouvait trouver l'énergie de lutter contre ce vide qui l'envahissait. Seuls ses yeux invoquaient un secours qu'elle n'espérait même pas, car ils restaient rivés sur ceux de l'inconnu, envoûtés par ce regard de plomb qui la tenait sous son emprise.

« Je vous laisse, remettez-vous, ce n'est rien. Une dernière chose tout de même. Demain, allez voir votre père. »

Et il disparut. Quand elle reprit ses esprits, il n'était plus devant elle. Elle sut qu'elle vivait toujours quand elle sentit deux larmes rouler sur sa joue. Alors là seulement, elle relâcha sa tension et s'autorisa à perdre connaissance. Le monde bascula lentement autour d'elle et à son grand soulagement, tout s'obscurcit enfin.

Quand elle rouvrit les yeux, elle crut que son cauchemar continuait. Une méduse aux multiples têtes la survolait en grimaçant. Elle les referma aussitôt ne pouvant en supporter d'avantage. Elle entendit un bourdonnement au-dessus d'elle, la bête fondait sur sa proie.

Alors elle hurla et se redressa soudain, mue par l'ultime instinct de vie. Elle regarda autour d'elle et découvrit ses compagnons qui venaient de sauter en arrière et la dévisageaient, atterrés et inquiets. Elle retomba en arrière et éclata en sanglots.

« Elle a trop bu, elle ne supporte pas l'alcool. »

« Mais non, elle est fatiguée voilà tout. »

« Allez, écartez-vous, laissez-lui de l'air. »

Ludine pleura son saoul, jusqu'à, lui semblait-il, ne plus avoir de larmes. Elle se calma enfin, elle réclama un verre d'eau qu'elle but d'un trait avant d'en demander un autre. Puis elle articula péniblement.

« Il est encore là ? »

« Qui ? »

Elle se sentait si lasse qu'elle attendit avant de reprendre

« L'autre, Mago-machin. »

Tous se redressèrent et firent du regard le tour de la pièce.

« Ben non, où est-il passé ? »

Paul sortit du salon et visita l'appartement. Il ne trouva personne. Il revint dans le séjour pour annoncer que son ami d'enfance s'était éclipsé de façon un peu cavalière. Personne ne prêta attention à lui, et tous questionnaient à présent Ludine pour savoir ce qui s'était passé.

« La dernière fois que l'on t'a vu, tu discutais tranquillement avec lui. Et puis le fracas de ta chute sur le guéridon nous a fait accourir. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Elle raconta tout, ou presque. Elle dit que l'homme voulait l'emmener, mais elle ne savait pas où ni pourquoi. Elle n'avait pas voulu et il l'avait laissée. Après, elle ne se souvenait plus bien, si ce n'est qu'elle était tombée.

« Dis donc Paul, c'est un rapide ton copain. Et il fait un drôle d'effet aux femmes. »

C'est Pierre qui, mis sur la touche depuis l'arrivée de l'inconnu, voulait retrouver la vedette. Magali, vexée de la fuite de ses projets immédiats, renchérit :

« Dites voir, vous lui donnez quel âge à votre Don Juan ? »

« Trente, trente-cinq, pourquoi ? »

« Et tu as bien vingt-cinq ans, Paul ? »

Paul ne comprenant rien à ses questions acquiesça.

« Il devait être sacrément en retard pour être avec toi en CP, tu ne trouves pas ? »

Paul ouvrit la bouche, puis le referma. Dans ses yeux, l'incompréhension. Alors une petite voix timide s'éleva :

« Dites, les amis, il est minuit trente-cinq. Le troisième millénaire a commencé sans nous. »

2 - De l'engagement

Ne différez pas de livrer le combat, n'attendez pas que vos armes contractent la rouille, ni que le tranchant de vos épées s'émousse. La victoire est le principal objectif de la guerre.

Sun Tse

Traditionnellement, chez les Berthier, le jour de l'An se fête en famille. Ludine rentra chez elle le soir, lasse des festivités de la veille et lourde de la dinde aux marrons de sa mère. L'appartement était vide, Luc ne viendrait pas ce soir.

Elle prit rapidement une douche et se coucha pour sombrer immédiatement dans le sommeil. Elle rêva : elle était toute petite, et dressée devant elle, son institutrice de CP la tançait vertement pour ne pas avoir été assez gentille avec son Papa. Ce n'est que la sonnerie de la reprise des cours qui la sauva des pleurs qui montaient irrésistiblement et formaient une grosse boule dans sa gorge. Elle se précipita pour se mettre dans le rang, mais s'y retrouva seule. Toutes ses petites camarades continuaient à courir dans la cour tandis que la sonnerie, furieuse de cette anarchie inattendue, enflait encore et encore au point que la petite fille dut se boucher les oreilles pour se protéger de la stridulation obsédante et cruelle qui s'obstinait à vouloir ramener l'ordre. Le déchirement de ses tympans devint si insupportable qu'elle se retrouva assise et complètement hébété au milieu de son lit, perdue dans sa chambre.

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que le téléphone sonnait. « Mon dieu, Luc ! » pensa-t-elle immédiatement. Ce n'était pas Luc, mais sa mère qui appelait des urgences de l'hôpital. Entre deux sanglots, elle lui annonça que son père venait d'être victime d'un malaise. Ludine bondit hors de son lit, sauta dans un pantalon tout en promettant à sa mère d'arriver au plus vite.

A l'hôpital, tout semblait mort et rien ne laissait présager un drame. Elle retrouva sa mère prostrée dans un fauteuil, épuisée d'avoir trop pleuré. Ludine se jeta dans ses bras pour lui apporter le réconfort.

« Raconte comment c'est arrivé. »

« Au moment de se coucher, ton père a ressenti un violent mal de tête. Il est allé dans la salle de bains pour se préparer un calmant. Peu après, j'ai entendu un grand fracas. Je l'ai appelé, puis j'ai couru et l'ai trouvé allongé sans connaissance. Voilà. Le SAMU est arrivé rapidement. L'ambulance l'a immédiatement emporté, depuis, je n'ai aucune nouvelle. »

Ludine regarda autour d'elle, tout était désert. Elle abandonna sa mère et retourna à l'accueil.

« Je suis la fille de Monsieur Berthier, je voudrais voir le médecin qui s'occupe de lui. »

La secrétaire la regarda d'un œil torve et composa un numéro de téléphone. Dix minutes plus tard un homme en blouse blanche lui tendit la main et la pria de s'asseoir.

« Rupture d'anévrisme, votre père est toujours sans connaissance. Nous lui avons fait un scanner. Le diagnostique est très réservé. Il faut attendre. »

La froideur et la brutalité de la révélation la laissa sans réaction. En quelques mots le destin de son père était fixé, suspendu à une simple attente.

« On peut le voir. »

« Bien sûr, je vais vous conduire. Allez chercher votre mère. »

Les deux femmes pénétrèrent dans la chambre à pas feutrés comme si elles craignaient de réveiller la forme inerte qu'elles devinaient sous le drap blanc. Ludine s'approcha du lit, et à la lumière de la veilleuse, discerna les traits reposés de son père. Il semblait si calme et serein qu'elle douta de la gravité de son état. Ce n'était peut-être rien après tout. Pourtant un curieux pressentiment venait ternir cette confiance. Les paroles de l'inconnu de la veille lui revinrent en mémoire et une irrépressible colère monta en elle.

« Salaud. »

Elle espérait ne pas avoir prononcé le mot à voix haute. Elle se tourna vers sa mère et fut rassurée de ne pas la voir réagir. Elle regardait son mari, semblant l'implorer de donner un signe de vie, de lui tendre la main et de l'embrasser tendrement comme il le faisait tous les soirs. Mais rien ne se produisit. Elles se résignèrent à l'attente en prenant place chacune dans un fauteuil, murées dans leurs pensées.

Elle ne se réveilla qu'au petit matin. Sa mère avait veillé sans bouger. Elle fit un timide sourire à sa fille et souleva une main lasse en signe d'apaisement. Ludine se leva et vint se blottir dans ses bras pour y trouver un peu de chaleur et prodiguer le peu qu'il lui restait.

« Il n'a pas bougé. Je crois qu'il va mieux. Après une bonne nuit, il n'en paraîtra rien. »

Le ton était sans conviction, vaincu par la résignation.

Trois jours plus tard, son père mourait sans avoir repris connaissance. Le soir des obsèques, Ludine informa Luc des déclarations de l'inconnu du réveillon.

« Tu es sûre de toi ? »

« Comment veux-tu que j'invente ça ! »

« Mais enfin, ça n'a aucun sens ! »

« Tu te souviens du mail complètement loufoque que j'ai reçu l'année dernière. Hé bien il y a également fait allusion. »

« Mais tu sais bien que ce truc était un gag. Il y a plein de messages tordus qui circule sur le Net, c'est pas nouveau. »

« C'est possible, mais pas celui-là. Ce type est un fou, et un fou dangereux. »

« Tu ne peux tout de même pas l'accuser d'avoir tué ton père. »

« Attends, j'ai une idée. »

Elle se dirigea vers l'ordinateur et se connecta sur l'Internet. Elle ouvrit sa boîte aux lettres et chercha les derniers messages. Elle trouva immédiatement celui qu'elle cherchait et le lut.

De: ascik-pacha@atonnet.com

Date : vendredi 5 janvier 2001 08 : 27

A: ludinet@caravan.com

Objet: Pour l'aube d'une nouvelle humanité

Etes-vous prête ?

Son sang se glaça. Mais elle crut défaillir quand elle s'aperçut que le message avait été envoyé le jour et à l'heure même de la mort de son père.

« Tu trouves quelque chose ? »

La bouche sèche, elle ne put répondre. Luc apparut dans l'encadrement de la porte.

« Et bien qu'y a t il ? Tu es toute pâle. »

Elle fit un ultime effort.

« Non, il n'y a rien. Je me suis trompée. »

« Tu vois bien que tu te fais des idées. Viens te coucher, tu es fatiguée. »

Le lendemain matin, elle connecta son ordinateur sur sa messagerie. Celle-ci était pleine, des mêmes messages que la veille.

Alors, elle ne fit ni une ni deux. Elle les détruisit tous d'un clic rageur et sortit de l'appartement en claquant le porte. La coupe était pleine. Ludine se présenta au commissariat de police de son quartier. Elle expliqua ses problèmes d'internaute à un plancton interloqué. A la fin de sa supplique, il écarta les bras en signe d'impuissance.

« Que voulez-vous que j'y fasse ma petite dame. On rencontre des fous à longueur de journée. »

Néanmoins, devant l'insistance de la plaignante, il fouina dans ses dossiers et lui conseilla de contacter un service chargé de la surveillance du Net.

« Mais je vous préviens, il faut aller au Central. »

Comme si c'était le bout du monde ! Elle prit l'adresse, héla un taxi qui la conduisit au commissariat central. On lui indiqua le service en question où elle fut reçue avec une totale indifférence dans un bureau miteux. La secrétaire qui avait le même teint que la peinture murale prit note de ses problèmes pour en fin de compte déclarer l'incompétence de la police dans ce domaine.

« Il est possible de porter plainte, tout de même ? »

« Si vous voulez, mais cela ne vous avancera à rien. »

Alors là, la jeune femme ne se contint plus.

« Mais c'est une intrusion intolérable dans ma vie privée. Et vous, vous restez là à ne rien faire, si ce n'est me dire que vous n'y pouvez rien ! J'ai des droits tout de même ! »

La femme interloquée par cette violence soudaine se piqua au vif. Elle était prête à répliquer vertement quand un jeune homme passa la tête par l'entrebâillement de la porte du bureau.

« Un problème Geneviève ? »

« Non, ce n'est rien Monsieur, juste un dépôt de plainte. »

« Comment ça, ce n'est rien, rugit-elle, mais si c'est quelque chose. »

La tête se dégaugea totalement de la porte et laissa apparaître tout le reste du corps qui s'avança tranquillement vers la plaignante. Un sourire vaguement amusé acheva de mettre Ludine dans tous ses états. Il lui tendit la main sans pour autant l'apaiser.

« Inspecteur Delage. Calmez-vous, Madame, et expliquez-moi votre problème. »

Là-dessus, la secrétaire haussa ostensiblement les épaules et retourna se plonger dans une tâche obscure. Ludine dut tout reprendre à zéro. Le mail de l'année dernière et enfin ceux de la nuit.

« La solution est très simple. Ouvrez une autre boîte avec une nouvelle adresse. Vous serez à nouveau tranquille. »

« Il me retrouvera, j'en suis sûr. »

L'inspecteur fronça les sourcils, se demandant qui était ce petit bout de femme si désorientée par un léger problème, et pourtant si obstinée à le résoudre. Son angoisse et son regard buté le touchèrent. Il contourna la banque et l'invita à le suivre.

« Allons jeter un coup d'œil à tout cela. »

D'un haussement de sourcils désapprouvateur, la secrétaire pesta intérieurement contre les enquiquineuses, ce qui n'échappa pas à Ludine. Elle lui rendit un regard si noir qu'il lui fit piquer du nez sur sa machine à écrire d'un âge antédiluvien. L'inspecteur semblait s'amuser de plus en plus.

Ils entrèrent tous les deux dans un étroit cagibi. Tout autour de la pièce, des écrans d'ordinateur scintillaient, alimentés par des unités centrales dont les capots avaient été ôtés afin de permettre un quelconque bidouillage. Une vraie usine à gaz.

« Ce vous présente notre réseau de surveillance. Un modèle unique, du moins j'espère qu'il le restera... »

Le jeune homme pianota sur son clavier pour clore une procédure et se tourna vers elle.

« A nous deux. Vous allez consulter votre messagerie, que je puisse voir ces fameux mails. »

« C'est inutile, je les ai tous détruits ce matin. »

« Ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux. Essayons tout de même. »

Ludine se mit au clavier, entra son adresse et son mot de passe. 256 messages étaient répertoriés. Elle ouvrit de grands yeux.

« Ce n'est pas possible, je les avais tous effacés.

« Attendez, on va en ouvrir un. Voilà. Le premier est arrivé à 9 heures trente. »

« C'est l'heure où j'ai quitté mon appartement. »

« Et bien votre bonhomme est obstiné et plutôt persévérant. Tous ces messages en moins de deux heures, c'est un record. A mon avis, il a un logiciel qui les génère automatiquement. Non, ce n'est pas possible, ils ont l'air d'avoir des contenus différents. Et puis... »

Il se tut subitement, pivota sur sa chaise et fondit sur un autre clavier. Il semblait avoir totalement oublié Ludine qui commençait à se demander si elle avait frappé à la bonne porte. Au bout d'un bon quart d'heure, il laissa tout tomber, se renversa dans son fauteuil, joignit les mains sur son front et murmura :

« Qu'est-ce que... »

Il décrocha le téléphone.

« Gérôme, tu peux passer me voir ? »

Il se retourna enfin vers elle, sans rien dire, il continuait à réfléchir. Un grand gamin pénétra dans la pièce. L'inspecteur ne fit pas les présentations.

« Regarde-moi ce truc, et essaie de comprendre. »

Ledit Gérôme se pencha sur le premier écran, refit les mêmes opérations que l'inspecteur, siffla entre ses dents. Il jeta un coup d'œil au second, tira une chaise pour s'y installer et gratta vigoureusement de ses longs doigts sa coiffure en bataille.

« C'est quoi ce bordel ? »

« Ca, mon vieux, si je t'ai appelé, c'est pour que tu me trouves une réponse. »

« Mais enfin, ce serveur n'existe nulle part. Tu as essayé d'envoyer un message ? »

« Non, attends, je vais le faire. »

La réponse ne se fit guère attendre : « atonnet.com, adresse inconnue. »

« Et vous dites que vous avez envoyé une réponse dernièrement. Cette adresse n'existe plus, et pourtant vous continuez à recevoir des messages à haut débit. »

Un silence lourd s'installa dans le maigre espace. Les neurones entraient en effervescence.

« Et si je tentais d'envoyer un message de ma boîte aux lettres ? » osa Ludine.

Les deux hommes firent une moue de désapprobation. Elle s'empara du clavier. Elle tapa juste un mot : « jamais » et cliqua sur le bouton d'envoi. Le message partit normalement sous les yeux médusés des deux hommes. Ils restèrent tous les trois fixés sur l'écran impénétrable. Ils ne réfléchissaient même plus, tant l'inconcevable leur apparaissait comme une évidence.

C'est la sonnerie stridente du portable de Ludine qui les sortit de leur torpeur. Elle plongea nerveusement dans son sac, trouva le petit engin teigneux et le fit taire d'un coup de pouce. Elle se mit à l'écoute et ses yeux s'écarquillèrent de terreur. Elle resta un instant en suspens, ne parvint même pas à répondre à son correspondant et raccrocha machinalement. Complètement abasourdie, elle regarda alternativement les deux visages qui l'interrogeaient silencieusement.

« C'est la femme de ménage. Ma mère... Elle vient de tomber dans le coma. »

Elle se pencha en avant comme on plonge dans l'océan pour s'y noyer. Puis elle bascula soudainement en arrière, prit sa tête à deux mains et hurla : « Assez ! ». Alors ce fut le noir total.

3 – De la victoire et de la défaite

Il est d'une importance suprême dans la guerre d'attaquer la stratégie de l'ennemi.

Sun tse

Certainement que c'était le jour qui se levait, dans un brouillard opaque. Dans ce stratus impénétrable, la méduse à trois têtes veillait toujours. Ludine referma les yeux. Elle se sentait légère, comme absente de son corps, libérée de la pesanteur. Puis les sensations revinrent progressivement. Une tape sur sa joue, molle d'abord, puis une seconde, plus piquante celle-là. Elle rouvrit les yeux, la brume s'était un peu dissipée. Elle distingua les traits flous d'un homme là-haut. Son nez, deux yeux, un sourire. Elle le connaissait bien sûr, mais qui pouvait-il être ? Alors tout lui revint en mémoire, par vagues successives. Les messages, le commissariat, l'inspecteur et puis...

« Maman » murmura-t-elle.

« Ne vous inquiétez pas, nous nous sommes occupés de tout. Nous avons trouvé le numéro de vos parents sur votre portable et nous avons contacté la personne qui s'occupe de votre mère. Elle est actuellement en route pour l'hôpital. Détendez-vous à présent. »

Elle se sentait encore cotonneuse mais tenta de se relever. Tiens, la secrétaire était là, avec un visage humain cette fois ! Elle s'appuya sur elle et rassemblant ses forces réussit à s'asseoir sur une chaise.

« Que s'est-il passé ? »

« Je crois que les émotions de la journée ont eu raison de vos forces. Il faudrait songer à vous ménager. »

« Facile à dire, encore faudrait-il que les événements me le permettent. Avez-vous des nouvelles de ma mère ? »

« Elle était encore inconsciente quand le SAMU est arrivé. Mais il ne s'agit certainement que d'un simple malaise. »

« Comme par hasard, juste au moment où j'envoyais ce message. Cela fait beaucoup trop de coïncidences. »

Elle lui raconta les circonstances de la mort de son père. Le jeune inspecteur sembla assez ébranlé.

« Pourrait-on tenter une dernière expérience ? J'aimerais que vous ouvriez une nouvelle boîte aux lettres dans une autre messagerie, mais en rentrant des informations fantaisistes afin de ne pas vous faire repérer. Vous en avez la force ? »

« Je ne comprends pas où vous voulez en venir, mais je veux bien essayer. Vous auriez tout aussi bien pu le faire vous-même. »

Elle se mit au clavier et ouvrit une boîte sous un faux nom avec une fausse adresse. Elle nota sur un morceau de papier le mot de passe qu'elle avait choisi au hasard. Elle valida les informations. A la demande de l'inspecteur, elle ouvrit sa nouvelle boîte. Deux messages s'y trouvaient. Le premier provenait du gestionnaire de messagerie, le second de Ascik-Pacha, avec le même contenu.

Elle resta sans réaction, incapable de réagir, totalement soumise à l'incompréhensible. L'inspecteur quant à lui ne pouvait détacher les yeux de l'écran, hypnotisé par l'inconcevable. Il s'arracha avec peine de sa contemplation muette et chercha de l'aide auprès de Jérôme. Ce dernier fourrageait à deux mains dans ses cheveux dans l'espoir de trouver au cœur de sa broussaille fleurie de pellicules une explication rationnelle.

« Jamais vu ça », articula-t-il enfin.

« Allez, on laisse tomber pour le moment. Mademoiselle, je ne voudrais pas vous inquiéter, mais il se passe des choses hors du commun autour de votre personne. »

Elle acquiesça sans mot dire. Elle ne ressentait que lassitude et découragement. Elle était venue chercher des solutions, elle ne ramenait que des problèmes supplémentaires. L'inspecteur poursuivit :

« Je ne peux rien officiellement contre votre Ascik-Pacha, mais je vais tâcher de vous protéger. Laissez-moi la journée, allez voir votre mère et rappelez-moi ce soir, à n'importe quelle heure. Voilà mon numéro personnel. »

Ludine fila à l'hôpital. Elle rencontra le neurologue qui avait pris sa mère en charge. D'après lui, sa patiente n'avait aucune lésion importante. Il imputait cette perte de connaissance aux durs événements de ces derniers jours. Il ne restait plus qu'à attendre une éventuelle amélioration, mais cela pouvait être long. Elle monta ensuite dans la chambre de sa mère. Son corps menu de vieille dame reposait, calme, comme apaisé des tourments que le destin venait de lui infliger. Un sourire léger se dessinait sur ses lèvres fines encore teintées de ce rouge que Ludine trouvait habituellement si vulgaire. Elle rapprocha le fauteuil du lit et s'y assit. Elle prit la petite main toute ridée qui reposait sur le blanc immaculé du drap et sentit monter une chaleur de réconfort. Enfin détendue, en parfaite sécurité, sereine, elle posa sa joue sur le drap et ferma les yeux.

Elle ne sut pas combien de temps elle dormit. Quand elle se réveilla, elle tenait toujours la main de sa mère. Elle lui sourit, étonnée de ne pas éprouver d'inquiétude.

« Repose-toi Maman, tout va bien aller maintenant. »

Elle déposa un baiser furtif sur son front et sortit sans faire le moindre bruit. Rentrée chez elle, elle se prépara une bonne collation. Depuis ce matin elle n'avait rien avalé. A vingt heures elle composa le numéro de l'inspecteur.

« Cela me fait plaisir que vous teniez parole. Je crois que j'ai du nouveau et peut-être une idée intéressante à vous soumettre. »

« Je vous écoute. »

« On pourrait se voir pour en parler. Je vous invite au restaurant. »

Elle éclata de rire.

« Je viens juste de sortir de table. »

« Allez, juste une pizza. »

« D'accord, passez dans une demi-heure. »

L'inspecteur finissait son plat de lasagnes qu'il avait englouti en dévorant les yeux de la belle blonde. Elle n'osait interrompre ni sa contemplation muette ni son féroce appétit. Elle lui souriait simplement entre deux bouchées de sorbet. C'est lui qui se lança.

« Je crois avoir une idée pour coincer votre importun. »

Il laissa un moment de silence, mais la voyant sans réaction, il poursuivit.

« Il suffit de lui donner rendez-vous, puisque c'est ce qu'il veut. »

« Imparable, effectivement. »

L'inspecteur la regarda la mine un peu boudeuse. Il s'attendait à plus d'enthousiasme.

« Vous avez une meilleure idée ? »

« Monsieur l'inspecteur... »

« Appelez-moi Etienne. »

« Monsieur l'inspecteur Etienne, je ne vois pas pourquoi je me jetterais docilement dans la gueule du loup, d'un loup psychotique qui plus est. J'ai eu suffisamment d'émotions ces derniers temps, vous ne trouvez pas ? »

« Mademoiselle, il me semble que vous avez quelques menus problèmes à résoudre. Je crois bien que vous êtes venue me voir spécialement pour cela. Et maintenant vous paraissez les prendre avec une totale désinvolture. Désirez-vous mon aide, oui ou non ? »

Ludine sembla réfléchir. Il est vrai que sa tension du matin était nettement retombée. Mais n'était-elle pas en train de se voiler la face en faisant l'autruche ?

« Oui, vous avez certainement raison. »

« Je vous propose seulement de rencontrer cet homme dans un lieu public et sous haute surveillance. Ce sera sans danger. Vous vous expliquez avec lui, calmement, vous lui faites entendre raison et éventuellement, nous le filons discrètement une fois que vous vous êtes séparés. Nous saurons ainsi à qui nous avons affaire. »

« Je suppose que c'est vous, la haute surveillance... »

« Riez toujours, je suis policier et entraîné pour cela. Si cela ne vous convient pas, je peux faire appel à un collègue. »

Il paraissait réellement vexé. Elle lui prit la main et sourit.

« Je suis sûre que vous ferez l'affaire. Excusez-moi, mais je suis d'humeur taquine ce soir. Cela me fait du bien, ne le prenez pas mal. »

« Uniquement si votre main reste sur la mienne. »

Le pacte était scellé. Elle enverrait un message le soir même et le tiendrait au courant s'il y avait du nouveau.

En fait, il lui fallut attendre une semaine pour avoir une réponse, ce qui lui parut être un comble après le harcèlement qu'elle avait subi. Elle passait son temps au chevet de sa mère dont l'état ne s'améliorait toujours pas.

Rendez-vous fut pris dans un bar du centre-ville, à quinze heures. Le jour dit, elle se sentit très nerveuse. Elle avait appelé Etienne le matin pour lui annoncer la nouvelle. Il serait là dans l'ombre et sur ses gardes, elle pouvait compter sur lui.

A quatorze heures, elle entra dans le bar et reconnut immédiatement la silhouette dégingandée de Magoa. Elle s'assit résolument en face de lui. Il lui sourit largement, la saluant d'un petit signe de tête. Ludine ouvrit les hostilités la première.

« Peut-être allez-vous me donner des explications sur votre conduite indigne ? »

« Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais je crois vous avoir déjà dit que nous avions besoin de vous. Croyez bien que j'eusse aimé que les choses se passent différemment. Vous ne l'avez pas voulu ainsi, quel dommage. »

« Mais, je ne suis pas à votre disposition ! »

« Il va le falloir pourtant. »

Elle resta interloquée par l'audace de son vis-à-vis. Son calme et son assurance ne faisaient qu'amplifier la sensation de révolte qu'elle sentait monter en elle.

« Vous ne manquez pas de toupet, vous ! »

« C'est possible, mais c'est ainsi. Vous devriez m'écouter une bonne fois pour toute. Peut-être ensuite conviendrez-vous de collaborer. »

« Mais collaborer à quoi ? »

« Cela, je ne peux vous le révéler dans l'immédiat, mais je vous promets qu'il ne sera fait aucune brutalité à votre égard. »

« Il ne manquerait plus que ça ! »

« Je ne peux pas en dire autant pour votre entourage. »

Le coup lui arriva en pleine figure. Elle pâlit. Ainsi elle ne s'était pas trompée. Cet homme était pour quelque chose dans la mort de son père et le coma de sa mère. Et il lui souriait, affable et presque amical.

« C'est vous qui avez tué mon père ? »

« Rupture d'anévrisme, mort naturelle. »

« Et ma mère ? »